

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le théâtre Les excuses...

Jacques Godbout

Volume 1, Number 2, March–April 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59628ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godbout, J. (1959). Le théâtre : les excuses.... *Liberté*, 1(2), 120–122.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1959

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le théâtre

LES EXCUSES . . .

A défaut de créations nous avons vu *Venise Sauvée* au Nouveau-Monde. Spectacle plus qu'honnête. Conclusion: les comédiens, au Canada, sont en avance sur les dramaturges. Les premiers travaillent, osent. Les autres...

Venise Sauvée ne renverse rien, sinon deux préjugés. Le premier étant qu'on ne peut s'engager et faire oeuvre littéraire; le second, que pour écrire, il faut être libre de tout, surtout de l'obligation de gagner son pain.

Exemple:

Dans Venise la fastueuse, de jeunes révolutionnaires veulent éliminer sénateurs et Doge. Mais c'est le Doge, sans hauts cris et avec des mots consacrés, qui les conduira à la mort. Les purs tendent inutilement le cou à la hache.

Voici donc un intellectuel — Morvan Lebesque — qui se mêle de politique, et qui juge hommes et démocraties d'aujourd'hui en les habillant aux couleurs de Venise, de la Venise d'Otway. Et personne n'a sourcillé. Braves gens que nous sommes. Venise? Ou bien Paris, Washington, Québec, Rome? Où sommes-nous?

Les dirigeants de Venise — ministres, sénateurs et Doge (suprême ministre) possèdent le pouvoir parce qu'ils sont riches, parce qu'ils peuvent se le permettre; comme certaines dames peuvent se permettre un vison ou deux; or en démocratie, formule contemporaine, quoi qu'on en dise, ce n'est pas l'universitaire ou le marchand de journaux qui peut se payer le luxe d'une candidature.

Les ministres décident de la paix et de la guerre à volonté. Venise n'a la paix que si le commerce roule sans grincements, comme une voiture à boeufs dernier modèle. La guerre est l'exutoire, la saignée et le laxatif rêvé (de ces messieurs respectables) à tout ennui économique. A chacun sa Corée.

Un sénateur, gras comme on les voit souvent, fait son petit compliqué au bordel municipal. Il cocorise si mademoiselle le veut — et elle nous venge — il meugle tout autant, il s'abaisse à jouer le toutou d'autant plus qu'en passant la porte son costume et son collier lui donneront droit au respect général. Il est d'autant plus vulgaire que, sénateur, il se promènera tout à l'heure dans la

rue et que des mères diront à leurs enfants: voyez, c'est un grand Monsieur.

A Venise (comme c'est curieux) le gouvernement est entre les mains de vieillards qui ont passé l'âge de la caserne militaire et qui comprennent ce qu'ils veulent bien comprendre aux mesures de la justice. Mais il y a mieux. Lebesque touche du doigt une douleur exquise: il y a le Doge (suprême ministre). Le Doge. Digne. Aimable. Beaucoup plus dangereux: intelligent.

Aux jeunes gens qui croient (à cause de leur âge, de leur position sociale ou de leur idéal peu importe), à ces jeunes qui veulent détruire croyant pouvoir mieux reconstruire, le Doge joue la scène des bons sentiments. Ah! Les bons sentiments. Les belles manières que voilà. De la douceur opposée à la révolution. Une thèse vieille comme la pluie. Il ne faut pas brusquer les choses: un gouvernement n'est pas une boutique de rubans. Et les ventes d'écoulement sont de petite durée.

La sagesse et l'intelligence feront du Doge le Sauveur: n'était-il pas comme ces révolutionnaires lorsqu'il avait vingt ans? Mais le voilà suprême ministre, oh! il n'a pas changé, mais il a vieilli, il s'est assagi, et la sagesse — c'est bien prouvé — sauvera le monde.

Voici donc un intellectuel — Morvan Lebesque — qui se mêle de politique. Il fait — écrit — de l'excellent théâtre, mais il juge, et il s'engage. Tout est subtil, merveilleusement décoré. Il s'engage alors que nos dramaturges abordent à peine l'ennui d'être cocu.

Autre préjugé: celui du travail incompatible avec le quotidien.

Exemple:

Lebesque est critique à "Carrefour" et polémiste au "Canard Enchaîné". Il ne fait pas partie de cette aristocratie des lettres qui ignore les soucis du bureau. Il est journaliste. Pourtant, quelques semaines avant l'équivalent de (mettons) notre Festival national d'Art dramatique, il se permet de risquer:

En 1955, René Lafforgue, désireux de participer au Concours des jeunes Compagnies, me demanda une pièce en un acte pour accompagner le drame de Yeats: La Comtesse Cathleen, qu'il avait l'intention de présenter. Je lui donnai Les Fiancés de la Seine et des répétitions commencèrent. Dès le premier jour, il apparut que La Comtesse Cathleen devait être abandonnée par suite de graves difficultés de texte et de distribution. Nous étions à cinq semaines du concours. Un soir, après avoir parlé de Venise sauvée à Lafforgue, j'eus l'impression que les premières scènes me venaient tout naturellement à l'esprit. Restait ce fléchissement de la seconde partie: comment l'éviter? C'était simple: en écrivant une autre

pièce à l'intérieur de la pièce d'Otway. C'est alors que le personnage du Doge m'apparut tout à coup (ce Doge qui ne disait que quelques mots dans l'original), ainsi que la grande scène où il fait face aux conjurés. Dans la nuit même je me mis au travail. Six jours plus tard, la pièce était écrite: nous la répétions déjà, au fur et à mesure des scènes rédigées et portées en manuscrit aux comédiens.

Tout cela est triste, parce que commun: un auteur engagé, un dramaturge sous pression. Tout cela est triste: Morvan Lebesque n'est pas un génie, c'est un dramaturge honnête. Il n'est pas millionnaire que je sache, sa semaine est bien remplie. Il a toutes les excuses dont nous nous servons pour ne pas travailler.

Que nous manque-t-il? Civilisation et culture? Vraisemblablement. La civilisation viendra avec le temps. La culture est plus facile à acquérir: nous avons la matière première qu'il ne reste qu'à affiner et raffiner. Mais il faudrait retourner à l'école. Or nos écoles et nos collègues tiennent plus de la grotte miraculeuse que de la raffinerie. L'excuse est là, toute trouvée.

Jacques GODBOUT.